

## En cas de rencontre avec un ours noir

Mélanie Coulombe

Numéro 158, été 2018

(filles, soeurs et complices de ceux qui vont pieds nus à l'envers de la vie)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88654ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coulombe, M. (2018). En cas de rencontre avec un ours noir. *Moebius*, (158), 69–75.

# EN CAS DE RENCONTRE AVEC UN OURS NOIR

Mélanie Coulombe

Quand ils l'ont ramené, on a tous été impressionnés. Des restes de McDo dans un parc national ! Le sac à dos est revenu avec des traces de griffes, son tissu déchiqueté. Il a été suspendu à la vue de tous, éventré comme une mise en garde, et on a tous imaginé ce que ça aurait pu faire sur une peau d'homme. Il n'en fallait pas plus pour alerter les campeurs, et c'est comme ça qu'on s'est retrouvés avec les gardes-chasse sur le dos. Il paraît qu'on peut capturer un ours une seule fois. On a beau ensuite remettre des appâts, l'ours qui a retrouvé son chemin se souvient du piège, de la route, de la déportation. Et les gâteaux enrobés de caramel ne sont plus assez puissants pour le conduire dans la grande cage.

Ce matin, après avoir fini leur café, ils ont pris une échelle et sont grimpés sur le toit de l'entrepôt où Denis répare les canots. Ils l'ont attendu le temps qu'il fallait. Quand on a entendu le coup de feu, on s'est tous précipités à l'extérieur. Le plus grand a dit qu'ils l'avaient atteint, mais qu'un ours, c'est tellement fort que ça peut courir plusieurs kilomètres avec une balle dans le cœur, alors ils

nous ont demandé notre aide pour faire une battue. Le soleil commençait à descendre, ça ne me tentait pas tellement, mais ça excitait tous les autres, alors tant qu'à être la seule à rester travailler, j'ai enfilé mes bottes. On marchait dans le bois, on riait, on disait des niaiseries, on se faisait des peurs. Quand un des gardes-chasse a crié qu'il l'avait retrouvé, j'étais si soulagée que ce ne soit pas moi qui l'aie vu d'abord. Parce que depuis qu'on avait franchi le bord du bois, j'avais une seule image dans la tête : la silhouette, une masse noire couchée sur le côté, était parfaitement immobile, mais dès que je laissais tomber ma garde parce que je le croyais cent pour cent mort, il se retournait et sa patte de Freddy Krueger me transformait en sac de McDo.

Les agents sont passés devant moi en cortège funèbre, tenant l'animal mort par les pattes. Ils se sont mis à six pour le sortir du bois et encore, on les voyait déployer toute leur force pour ne pas l'échapper. Dans la boîte du pick-up, il n'hibernait pas. J'ai flatté sa patte noire qui n'avait pas encore refroidi. Son poil était épais et dru comme du poil d'homme. J'ai encore dans la tête les mots de la femme garde-chasse, ceux qu'elle a prononcés quand un de nos collègues a kické l'ours avant qu'ils le mettent dans le pick-up. Elle a exigé qu'il s'excuse auprès de l'animal, elle l'a accusé de manquer de respect à un être innocent victime de la négligence des hommes, elle a insisté : c'était notre faute s'ils avaient dû l'abattre parce que nos déchets l'avaient sorti de son état sauvage. Elle a même dit que c'était la dernière fois qu'ils sortaient leur carabine pour réparer nos erreurs. Que ça ne servait à rien de les rappeler, plus jamais ils ne tireraient sur un ours. Le gars s'est excusé, gêné, ses phrases emmêlées par le fil de la maladresse. Elle était encore plus belle, la garde-chasse, après avoir dit ces mots-là.

Adolescente, je flânais souvent devant la télé durant les vacances d'été et j'étais tombée un après-midi sur l'adaptation cinématographique du roman de John Irving *L'Hôtel New Hampshire*, à Radio-Canada. J'étais captive de ce personnage, cette femme qui vivait dans la peau d'un grizzly. Refusant de se montrer en tant qu'être de chair, comme si sa propre peau était d'une nudité insupportable, elle enfilait le matin sa fourrure. J'étais subjuguée en la voyant prendre place sur un divan, parmi les membres de cette famille, sans que personne n'y prête attention, trop fragile pour exister aux yeux des autres. Le message était fort : l'ours n'était pas une seconde peau pour Susie, il était sa *première* peau. Pourtant, au fil du récit, je la voyais se transformer de l'intérieur, j'assistais à la naissance de la femme qui trouverait bientôt encombrante cette fourrure, sentant le besoin de s'en dépouiller. Ce n'était pas tout à fait clair à mes yeux, mais j'avais la sensation que leur cohabitation devenait impossible, que tôt ou tard, il faudrait faire un choix : Susie devrait assassiner l'ourse pour venir au monde.

Pourquoi, au juste, avoir donné ce coup de pied ? La battue avait-elle réveillé chez mon collègue un vieux réflexe patriarcal ? Comme une façon de marquer, devant la garde-chasse que tous les gars du staff trouvaient sexy, qu'aujourd'hui les hommes avaient eu le dessus, mais surtout, qu'il avait pris part à l'affrontement. Comme pour dire qu'aujourd'hui, son héroïsme contribuerait à sauver les campeurs d'une attaque imminente. Parce que je ne suis pas la seule à la trouver belle, la garde-chasse, tous les gars se mettent à la draguer quand elle vient faire son tour. Et c'est con des gars, quand ça veut impressionner une fille.

On a un code d'éthique imprimé sur une feuille huit et demi par onze, collée au comptoir de l'accueil, pour les canots-campeurs. Ça parle de la taille parfaite d'un feu de camp, de ramasser ses déchets par courtoisie et de l'eau du lac, qui est potable, mais qu'on recommande quand même de faire bouillir. Parfois, des clients inquiets nous questionnent : que faire s'ils tombent face à face avec un ours noir ? Pour ça, on a un petit dépliant du Ministère qui n'est pas rassurant pantoute : les ours courent plus vite que les hommes, ils nagent mieux et ils savent grimper aux arbres. S'il décide de nous attaquer, on espère qu'il fasse une attaque d'avoir trop mangé de McDo ou qu'il se pète un orteil sur le bord du rond de feu. C'est comme la honte. Quand on se trouve cave d'avoir fait le cave, il n'y a aucun moyen de s'échapper : la honte court plus vite que notre souffle, la honte nage le long de nos vaisseaux sanguins, la honte grimpe dans notre poitrine en s'agrippant avec ses griffes et une fois en haut, elle scrappe les belles excuses qu'on voulait prononcer devant l'agente de la faune.

En général, les Français qui viennent faire des excursions de canot-camping tripent sur deux choses : les Amérindiens et les ours. Dans notre boutique, ils sont les plus grands acheteurs de gilets avec des loups, mais surtout avec des « peaux rouges », pour reprendre leurs mots, ou des ours noirs. Il n'y a pas un été où l'un d'entre eux ne nous demande pas de l'amener en balade dans le parc, quelque safari québécois au cours duquel il pourrait observer de près la « faune » locale. Ce soir, tout le monde a envie de faire la fête pour tuer le temps qui est long quand on travaille loin de la civilisation. Comme on est à court de bière, on a décidé de sortir avec la minivan qui sert à faire le service de navette. Tant qu'à y être, on embarque le

jeune couple parisien qui campe devant l'accueil. Ils sont si excités qu'on n'entend même plus la musique dans l'auto tellement ils piaffent. Quand on tourne à droite sur une route secondaire et qu'on passe devant un des regroupements de baraques, il faut voir l'air de nos passagers. Ils ne veulent pas croire que c'est ça, les maisons des Amérindiens : une courtepoinde de planches de plywood et de bâches de plastique. Ça leur pète le rêve québécois.

On file ensuite au dépotoir et c'est notre jour de chance. Les Français se remettent de leur débarque en se trémoussant sur leur siège pendant que deux oursons bouffent de la vidange. C'est vrai que c'est aussi palpitant que *Loft story*. Et on s'en lasse aussi vite, d'ailleurs, alors on ne traîne pas et on roule back au camping. On aurait plutôt dû leur présenter l'ours le plus sympathique de la base de plein air, Denis, qui vit dans son entrepôt comme dans une tanière. Un ours tough comme des planches de plywood qui discute de Boris Vian entre une cigarette et une réparation à la fibre de verre. Le premier arrivé au printemps et le dernier parti la saison terminée. Quand la fin de son shift de dix jours arrive, on ne sait pas qui il va retrouver à Montréal, avec qui il boit sa bouteille de vin devant une fondue au fromage suisse, qui est la femme qui lui crie, le soir, « Fais-moi mal, Denis ! »

Je ne dors pas bien ce soir-là. Mes rêves sont habités d'ourses sexy qui lèchent mes plaies pendant qu'une voix fantôme prononce en boucle un grésillant *Délivrez-moi*, comme un vieux vinyle dans lequel se serait prise une aiguille. La rencontre de l'ours noir, le contact avec son corps dans la boîte du pick-up, ont peut-être fait surgir une vieille image accrochée aux parois de ma mémoire, celle de l'ours que pensait avoir abattu Gérard Grondin,

un homme du village, à la fin des années 1980. Un ours qui était en fait sa femme, dans son manteau de fourrure, partie prendre une marche. En pleine période de chasse, Grondin l'aurait prise pour un animal. C'est du moins la version donnée aux policiers et qui alimente encore les légendes rurales. Sa femme avait peut-être vu ou entendu quelque chose qu'il ne fallait pas. Ensuite, juste avant son procès, c'est Grondin lui-même qui a disparu. Certains ont affirmé qu'il pouvait être au fond d'un puits. Dans ma tête, je le voyais couché en boule, frigorifié dans son trou, attendant qu'on le retrouve et qu'on vienne le secourir, mais c'est clair que dans l'esprit des gens, il n'attendait plus rien, Grondin. On ne l'a jamais revu, mais on aperçoit souvent des ours noirs dans le rang des Six roches. C'est peut-être la femme de Gérard Grondin, dans sa peau d'ours, qui continue sa promenade en espérant qu'on la délivre et qu'elle puisse enfin se reposer.

Tout le monde dort dans le chalet des employés. Mes fantômes ont eu raison de mon sommeil et dans ce temps-là, je dois me lever, me changer les idées. Je me sers un bol de céréales et quand l'image de la belle garde-chasse passe, je la kidnappe. Je travaille fort à la garder là, captive et vivante, dans cette part de moi où tout est possible. Vêtue de son uniforme, les cheveux relâchés, touchant ses épaules, elle me sourit. La scène joue à répétition. J'ai un GIF animé planté dans la tête et je ne me lasse pas d'appuyer sur play. Il y a des peaux d'ours qui sont dures à enlever. Certaines qu'on continue d'enfiler parce qu'assumer la femme qui s'y cache, c'est offrir sa fragilité aux griffes du jour. Comme Susie, je sais qu'il me faudrait assassiner l'ourse pour naître au monde. J'amorce ma révolution avec les flocons d'avoine, que je presse entre mes molaires, que je fais craquer, éclater un à un entre mes dents, jusqu'à ce

que je me sente enfin assez courageuse pour envisager de regarder une fois pour toutes la belle garde-chasse dans les yeux.